

Discours de réception du Prix de l'Union rationaliste

Le prix que vous avez bien voulu me décerner m'honore d'autant plus qu'il me place dans une situation paradoxale, du moins à première vue : même si je me suis toujours intéressé à la philosophie, et passionné pour l'aventure de l'homme raisonnable et raisonnant, je me considère d'abord comme un romancier. Or le romancier, du moins dans l'idée qu'on s'en fait communément, n'est-il pas l'homme de l'intuition et de la sensibilité, l'homme de l'imaginaire et du rêve ? N'est-il donc pas un complice de l'irrationnel ? Comment en viendrait-il à prendre la défense de la raison ?

La réponse est simple, et le paradoxe n'est qu'apparent, vous le savez comme moi : la sensibilité, chez l'homme en général, et chez le romancier en particulier, n'est pas l'ennemie de la raison, et l'intuition du monde n'empêche pas l'intelligence du monde. Tout au contraire, ces deux facultés peuvent et doivent être des alliées. L'écrivain, sans doute, est tout de sensibilité. Le monde l'atteint malgré lui, s'impose à lui, bouscule sa logique, et vit en lui comme une flamme incontrôlée, comme un feu parfois dévorant. Mais ce qui le brûle, l'écrivain ne veut pas l'adorer. Il veut l'exprimer, donc, d'une certaine façon, le dominer. La nuance est de taille. Sans doute le romancier préserve-t-il, dans ses oeuvres, le mystère irréductible des êtres et des choses. Mais pour la plus grande gloire de ce mystère même, il n'aura de cesse de le creuser, de l'analyser avec le plus

d'acuité possible. Et même s'il ne croit pas que le monde puisse être de part en part ramené à la raison (au double sens de cette expression), il voit la dignité de l'homme dans l'effort jamais abdiqué pour mettre ce mystère en pleine lumière.

Fort de ces certitudes, j'ose dire que c'est en moi le romancier qui, le premier, se sent heurté par les insultes aujourd'hui faites à la raison ; qui le premier s'indigne que l'on confonde sans vergogne le rêve et la rêvasserie, le mystère et l'arbitraire, la bêtise et le sacré. Et le romancier, en moi, ne fait alors qu'emboîter le pas aux penseurs des Lumières pour qui l'oeuvre de fiction, l'oeuvre de sensibilité, non seulement n'était pas dissociable de l'oeuvre de pensée, mais contribuait par elle-même, et de quelle manière, à la compréhension du monde. Il n'est que de citer le plus libérateur des ouvrages de l'esprit et de la sensibilité conjointes, les Lettres persanes.

Si, après Montesquieu, l'on se tourne vers Voltaire, la place du « coeur », dans son oeuvre, est encore plus éminente. Paul Valéry disait à son propos : « Il invoque la raison, mais il tire au coeur ». Cependant, pour l'auteur de Zadig comme pour tous les grands écrivains des Lumières, il me semble qu'on est en droit de remplacer le mais par un donc : « Il invoque la raison, donc il tire au coeur ». Ce qui ne signifie pas seulement : il émeut le coeur pour mieux faire entendre la raison, mais aussi : la raison et le coeur ne font qu'un, comme ne font qu'un leurs antithèses : la bêtise et la dureté. Et ce qu'on appelle « raison », c'est alors la plus juste expression du coeur.

Ainsi donc, si des écrivains, ces hommes de la sensibilité, sont en même temps des défenseurs de la raison, ce n'est l'effet ni d'un paradoxe ni d'une simple coïncidence. La sensibilité aiguillonne la raison, la raison éclaire la sensibilité. Lorsqu'en notre siècle un Albert Camus, en digne successeur de Voltaire, combattit la peine de mort, il le fit sous le coup de son horreur

physique devant la violence infligée aux hommes par des hommes. Or, non seulement cette réaction viscérale ne l'empêcha pas de fourbir et de fournir des arguments éminemment rationnels et raisonnables, qui prouvèrent que cette peine était aussi vaine que barbare, et vaine parce que barbare. Mais encore et surtout, c'est l'élan même de la révolte qui, en lui, s'est fait essor de la raison.

Cette unité de l'homme sous le signe de la rationalité et de la sensibilité, voilà ce qui, à mes yeux, doit être affirmé sans relâche, aujourd'hui plus que jamais. Car ce qui, de la souffrance humaine, peut être soulagé, ne peut l'être que par le travail conjoint de nos deux facultés les plus nobles. Quiconque prétend avoir du coeur mais congédie la raison, se ment à lui-même avant de mentir à autrui.

Pourquoi ? Pour ce motif très simple mais trop oublié qu'une part non négligeable de la souffrance humaine a pour auteurs et pour responsables des humains. Or les intérêts qui sont alors en jeu, les institutions qui perdurent ou les pouvoirs qui sévissent ne pourront être contestés que si d'abord on les reconnaît pour ce qu'ils sont : des intérêts égoïstes, des institutions révocables, des pouvoirs que ne légitime aucun droit divin. Et ce qui nous permettra de les voir sous ce jour, donc de les désacraliser, de les dénoncer, enfin de les contrarier, sinon de les abattre, c'est encore et toujours le travail critique, ce travail qui, tout au long de l'histoire humaine, a débusqué la trace de l'homme là où l'homme se dissimulait derrière les lois sacrées ou les lois naturelles.

Aujourd'hui le coeur se révolte à l'idée que l'on condamne encore à mort pour la faute de penser ; il s'indigne devant la condition servile que tant de pays font encore à la femme et à l'enfant ; il se soulève plus encore devant la pratique, encore si répandue, d'atroces châtiments corporels. Le coeur se soulève,

mais pour que cessent de tels abus, il faut qu'à son tour la raison se lève. Quiconque refuse à cette raison l'exercice de sa tâche critique, refuse d'espérer que le monde soit plus humain.

Sans doute, la raison, lorsqu'on l'invoque de façon trop exclusive, devient-elle stérile, et parfois meurtrière. Sans doute, les entreprises de libération de l'homme au nom de la Raison dans l'Histoire ont-elles pu se retourner en entreprises d'asservissement. Mais c'est alors qu'obscurément la raison s'était reniée elle-même pour devenir prétexte à l'irrationnel le plus incontrôlé. Elle avait oublié d'exercer sur elle-même la tâche infinie du travail critique. Elle avait oublié qu'elle est tension constante vers l'humanité, effort constant de l'homme vers lui-même, et qu'en matière d'humanisation du monde, en matière de civilisation, il est infiniment difficile de « tenir le pas gagné ». Cependant, et ceci me paraît essentiel, ce n'est pas en répudiant la raison qu'on répudie ses erreurs. C'est en la rappelant à sa signification libératrice, à ses origines profondes, qui sont inséparables du projet humaniste, du souci de l'homme, du désir de liberté.

Mais à quoi bon poursuivre ? Vous ne m'avez pas attendu pour savoir que la raison n'est pas et n'a jamais été le simple usage mécanique de notre intelligence. Personne ici ne doute que notre faculté rationnelle est indissociable d'un projet éthique — et la science, indissociable de la conscience. En un mot, vous êtes convaincus avec moi que le meilleur de nous-mêmes est indivisible.